

Liège : quai des Tanneurs (voy. p. 240). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

## LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER<sup>1</sup>.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### LIÈGE.

Les anciens bateaux à vapeur de Namur à Liège. — Huy, sa topographie, ses rues, ses industries, ses vignobles. — Notre-Dame et le petit portail. — La Méhaigne jusqu'à Fallais. — Le Hoyoux. — Modave. — Les de Marchin et les Montmorency.

Il y a une quinzaine d'années, un bateau à vapeur faisait régulièrement le trajet de Namur à Liège. C'était délicieux : la vue embrassait une suite de tableaux grandioses et charmants, que chaque coude du fleuve variait. Successivement on voyait apparaître l'énorme bloc crayeux des Grands Malades, du nom d'une ancienne léproserie installée en cet endroit ; un peu après, l'ermitage de Saint-Hubert, rustique oratoire qu'un four à chaux a prosaïquement remplacé

aujourd'hui ; le vallon de Marche-les-Dames, célèbre par une abbaye qu'y fondèrent les cent trente-neuf épouses des Croisés namurois au douzième siècle ; plus loin, en face de Namèche, le rocher de Samson, une ruine féodale, un des innombrables châteaux des quatre fils Aymon, sur l'emplacement même d'un cimetière franc d'où les fouilles firent surgir en 1858 toute une légion de squelettes. Entre Sclaingneaux et Andenne, le paysage se faisait industriel ; des fumées estompaient les fuites vertes des coteaux ; partout le roc s'entaillait de larges blessures, qui étaient les carrières. Mais bientôt le bruit des marteaux, le fourmillement des ruches humaines, la mélancolie des

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 305, 321, 337, 353, 369 ; t. XLIII, p. 129 ; t. XLIV, p. 129, 145, 161, 177 ; t. XLVI, p. 305, 321, 337 ; t. XLVII, p. 257, 273, 289, 305, 321, 337 ; t. XLVIII, p. 273, 289, 305, 321 ; t. XLIX, p. 337, 353 et 369.

grandes roches violées par le pic du carrier s'enfonçaient dans la reculée. On passait devant Bas-Oha, et tout à coup la silhouette d'une citadelle, en haut d'une grosse butte grise, découpait le ciel.

« Huy! » criait une voix partie du gouvernail. Puis les roues de nouveau battaient les écumes; sur les deux rives le tapage industriel recommençait; une forêt de cheminées poussait en tous sens d'Ampsin à Flémalle; par les larges baies des laminoirs et des ateliers de construction, des crinières de flammes s'échevelaient; et le ronflement des volants dans les houillères, les tonnerres des tôleries et des chaudronneries, tout un branle-bas d'outillages manœuvrant se prolongeait à travers les rares silences des étendues agricoles perdues dans les tourbillons de suie et de feu. Les roches, elles, avançaient ou reculaient comme un décor autour de cette immense animation; brusquement un piton, un contrefort, un entassement de calcaires et de grès écornait la perspective, avec des airs de donjon et de cathédrale; et quelquefois, en effet, c'était un castel qui se montrait tout au bout du roc, si petit qu'il avait l'air d'un nid de grand oiseau en haut de la paroi à pic. Ainsi en était-il du manoir de Chokier sur son altier coupeau planté en plein ciel, par delà les bruits et les fumées de la contrée. De loin ses tourelles vous suivaient; le regard escadait les degrés du prodigieux escalier couronné par cette bâtisse, d'ailleurs sans gloire; et, dans la surprise du titanique rocher, le travail des hommes, les mugissements de la vapeur, le fracas des machines s'oubliaient, comme perdus au fond des noirs horizons. Mais à Flémalle on était repris par les enfers; là-bas charbonnaient les cheminées du Val Saint-Lambert; des houillères délinéaient leurs carcasses géométriques dans l'air; un perpétuel nuage crevait en paillettes fuligineuses sur le tillac du bateau; et Seraing, Jemeppe, Ougrée, aux approches de Liège, entre-hâillaient leurs antres qui, le soir, à l'heure de la dernière traversée, ressemblaient à des gueules flamboyantes.

A présent les « mouches » ne vont plus que de Seraing à Liège; le charme de cette longue flânerie fluviale, qui durait trois heures avec des enchantements toujours nouveaux, est perdu; c'est à peine si le train qui file à travers ce pays de nature et d'industrie laisse voir à la dérobée, dans le miroir de ses portières, l'infini déroulement des coteaux, les ressauts hardis de la montagne, la coulée vaste du grand fleuve. Au lieu de la vision lente et contemplative, on n'a plus que la sensation d'une galopée furieuse à travers des contrastes violents: ici des idylles et des bucoliques, là des coins de pays ravagés par un labeur volcanique, et des villes, des villages, des monts, des vallées tournoyants en de vertigineuses ellipses. Une imprécation contre l'hippogriffe ailé qui a tant excité la bile des poètes paraîtrait maintenant surannée: d'ailleurs il n'y a pas de pays où les lignes de chemins de fer s'entrecroisent en réseaux plus pressés qu'en Belgique; l'Am-

blève, longtemps respectée des ingénieurs et des compagnies, est depuis peu coupée par des ponts sur lesquels cahotent les files de wagons; avant cinq ans les gorges sauvages de l'Ourthe, dans ce coin de pays farouche qui va de la Roche à Houffalize, s'ouvriront à la ténébreuse percée des tunnels. Et qui sait si quelque jour prochain la Lesse, elle aussi, la folle et vagabonde rivière, ne répercutera pas à travers ses cavernes le grondement des locomotives fuyant à toute vapeur? Rien ne résiste à cette force terrible, l'Idée moderne; le temps ni l'espace n'existe plus pour elle; et peut-être le mieux est-il encore de s'accommoder de l'espèce de poésie nouvelle, qui s'engendre de la rapidité des antithèses et de la facilité des communications. Philosophie banale, après tout, et que démentira toujours le regret de l'artiste quand, dans les solitudes lointaines, refuge des âmes souffrantes et des fiers esprits amoureux d'idéal, la vulgaire architecture d'une gare lui révélera brusquement l'incessant passage des foules.

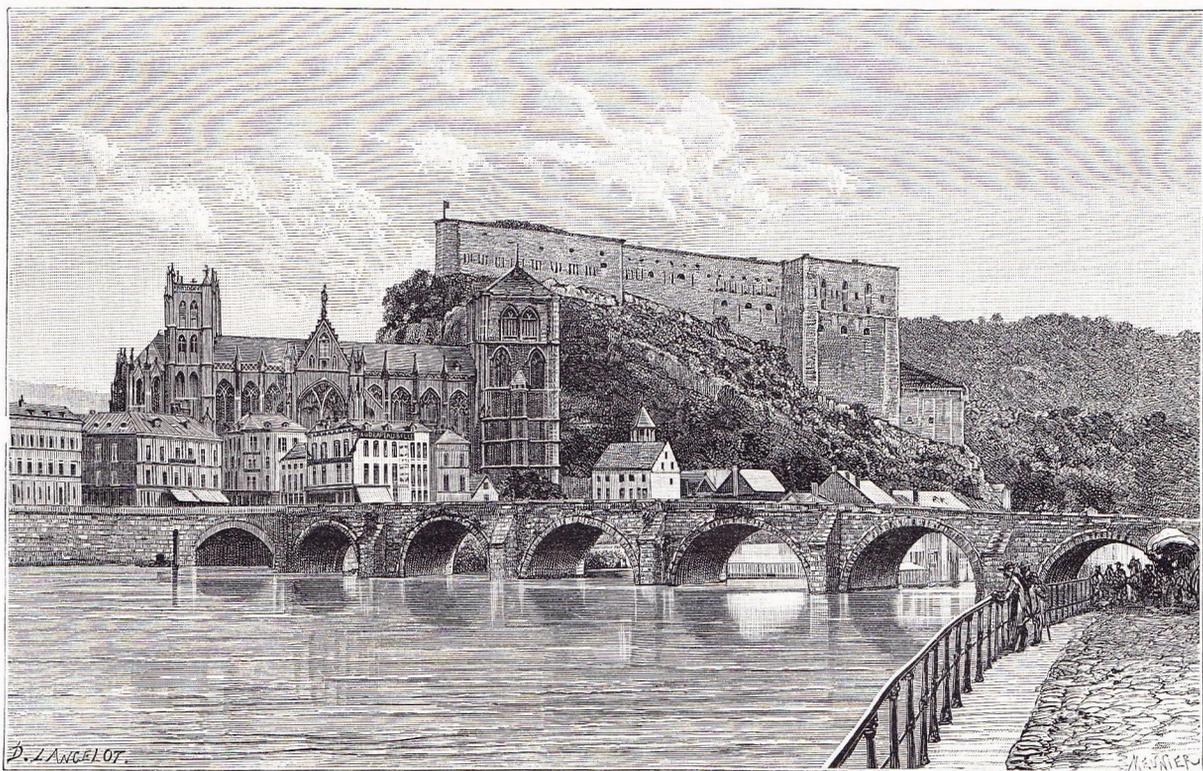
L'itinéraire suivi autrefois par les petits steamers de la lignée de Namur à Liège, c'est à présent le railway qui le suit: des stations ont poussé là où il y avait de simples escales; on voit beaucoup moins bien et beaucoup plus vite. Le temps de saluer à la volée, sur son promontoire, la fine découpe de la vieille chapelle de Statte, et déjà le train stoppe: Huy ouvre ses portes. Jolie ville et qui semble le point de départ obligé des pérégrinations à travers la province de Liège. A mi-côte se massent les maisons, dans un grand tènement pittoresque coupé par des rues et des ponts, avec des tours d'églises, de vieux toits en auvent, ça et là un pignon hors d'équerre. L'aspect général, dans sa tonalité grise, d'un gris tranquille d'ardoise et de grès, s'accorde bien avec le caractère de la contrée environnante. On se sent là déjà dans la montagne; pas de vastes quartiers nouveaux comme à Liège et à Namur; mais une vétusté rude, des façades en moellons, des chemins qui montent en biaissant, une foule de petites industries qu'achalandent les terriens, aux jours de marché. Et en même temps on se sent sur la route de Liège et des usines; l'odeur des distilleries et des tanneries se mêle dans l'air au brai et au cambouis des ateliers de construction; une grande papeterie fait vivre à elle seule la moitié des ouvriers de la cité.

Avec ses vignobles, son mont de la Sarthe, ses faubourgs, les vallons voisins de la Méhaigne et du Hoyoux, Huy offre une villégiature pleine d'imprévu. Dès l'entrée on est pris par un tableau: le roc dessiné un coude brusque, tout seul par-dessus les toits de la ville, avec de puissantes assises superposées; et la citadelle bâtie à sa crête ressemble elle-même à une stratification naturelle. Comme à Dinant, une église est là, dans l'ombre de la montagne, épaulée à cette masse énorme; à distance, le temple et le rocher ne font qu'un; les hautes baies ogivales ont l'air d'avoir été taillées dans la fruste paroi; et tout le bloc s'harmoni-

nise dans un poudroisement gris, finement lumineux, ponctué par des taches de verdure.

De Notre-Dame de Huy, Schaeys dit qu'elle est la plus belle de toutes les églises de style ogival secondaire de la Belgique, et il admire surtout sa grande rose à meneaux flamboyants, son chœur découpé de longues fenêtres élancées, ses trois nefs partagées par deux rangs de colonnes cylindriques à bases rondes et à chapiteaux ornés de feuilles de chou frisées. Si belle qu'elle soit, la grande impression religieuse qu'on ressent à Notre-Dame de Dinant lui manque peut-être; la mesquine polychromie des voûtes nuit au recueillement, et aussi la banalité moderne du mobilier. La merveilleuse rose elle-même est gâtée

par l'éclat dur des vitraux. Pour retrouver l'émotion complète du passé, il faut sortir de l'église et contempler près du chevet le petit portail de la Vierge, un bijou du treizième siècle, une pure dentelle de pierre (voy. p. 229). Toute la foi des siècles croyants est demeurée en ce délicieux édicule, composé d'une porte carrée dont le linteau, orné de quatre-feuilles encadrés, s'appuie aux angles et au centre sur des colonnettes à culs-de-lampe gothiques, supportant la statue de la Vierge, de saint Domitian et de saint Lambert. A l'intérieur du fronton, décoré de dais et de statuettes, deux sections d'axe en ogive subdivisent le tympan, encadrant de naïves et expressives sculptures la Nativité, l'Adoration des bergers et l'Offrande des



Huy : la citadelle et la collégiale. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

mages. Quand, du trottoir opposé, dans le bruit et le mouvement de la rue, ces pieuses images tout à coup s'offrent aux yeux, on a le saisissement brusque d'un chef-d'œuvre de l'art auquel le temps aurait mis la dernière main. Écornées sont les figures, limés les reliefs, à demi mangées les ciselures, et pourtant on comprend qu'aucune restauration ne vaudrait l'œuvre patiente des années. Jusqu'aux petites boutiques et aux cabarets qui emboîtent la jolie architecture rendent plus sensible sa mystérieuse beauté. Mais la main des restaurateurs aura bientôt passé par là : déjà l'une des maisons voisines est à demi effondrée; les autres ne tarderont guère; et le portail, alors, apparaîtra isolé, simple objet d'art duquel on aura enlevé cette chaleur d'humanité que les ambiances même les

plus disparates laissent subsister autour des monuments d'un âge évolué.

Huy est la ruche de cette contrée de plaines et de cultures qui s'appelle la Hesbaye. A un pas de l'aride Hageland, elle offre le miracle d'une glèbe extraordinairement fertile, à base de limon quaternaire, et où poussent en abondance toutes les céréales et toutes les plantes oléagineuses du nord. Au soleil de messidor, pendant des lieues, on ne voit que d'immenses nappes blondes et des champs de blé à l'infini; tout le pays ondule en une vaste houle vermeille; jusqu'au fond des horizons brasent l'or et le feu des moissons. Tandis que le Condroz, dur et sec sous sa mince pellicule de terre, évoque l'idée sévère d'un labeur souvent ingrat, ici la vision est fraîche et riante. Des bois, des

parcs seigneuriaux, de jolis villages jettent la vie et la couleur dans le paysage. De Statte à Fallais, le long de la Méhaigne, la vallée a des surprises incessantes. Moha, par moments, avec ses grands prés coupés de lignes de peupliers, fait penser à la rusticité douce du pays brabançon. Dans les feuillées, des eaux reluisent; des haies bornent les champs; au loin se groupent les constructions d'une ancienne abbaye, le Val de Notre-Dame. Il y a beau temps que les Bénédictines qui l'occupaient se sont dispersées par le monde; la révolution, de son coup de tocsin, a fait taire à jamais la cloche qui les appelait à matines et à vêpres; et cependant, comme en une miniature de Memling, toute fleurie de marguerites et lustrée de claires verdures, on croit voir errer encore sous les ombrages leurs robes aux plis raides. Puis Huccorgne, après cette idylle, tout à coup se bastionne de rocs, comme pour rappeler qu'on est bien sur une terre de granit. La roche Mamzelle, une plate-forme blanche d'un grain poli comme le marbre, la roche de la Marquise, de laquelle une grande dame se précipita naguère, ailleurs un bloc en surplomb, sorte d'auvent démesuré à la caverne qui, par-dessous, a évidé la montagne, puis encore la haute butte où Famelette érige ses tourelles, nous remettent sur le chemin de l'Ardenne. Maintenant la rivière, qui tout à l'heure coulait entre des berges unies, reflète la sauvagerie d'un coin de nature plus rude, s'encaisse entre des pentes boisées, lave sur ses galets l'image renversée des grands pics contemporains des bouleversements cosmiques. Mais à Fumal, de nouveau les champeaux, les peupliers, les vallonnements légers se succèdent; une paix retombe sur les méandres du joli cours d'eau; on ne songe plus qu'à la sérénité monotone des besognes agraires; et brusquement le féodal donjon de Fallais, toujours debout avec ses tours massives, son pont-levis et sa vaste cour encombrée de boulets de pierre, nous remet en mémoire les agitations humaines. Partout l'homme s'est battu ici; le sang a rougi les ondes calmes de cette Méhaigne qui ne s'empourpre plus qu'aux flammes du couchant; de château à château la guerre prenait comme une trainée d'incendie. Mais ces souvenirs sont vagues et fuyants: il faut, comme à Fallais, la soudaine apparition d'un grand fantôme de pierre pour que l'esprit s'émeuve aux résurrections du passé.

Pas plus que la Méhaigne actuelle, le Hoyoux qui, à l'autre extrémité, descend de Modave et débouche en plein milieu de Huy, n'évoque le souvenir des heures tragiques. Quelques ruines seulement demeurent comme des jalons pour marquer l'étape franchie, mais rares, débonnaires, n'engendrant point mélancolie. Une autre bataille, il est vrai, halète et gronde ici dans le silence de la vallée: celle-là met aux prises l'homme et les éléments. Jusqu'à Barse se prolonge la rumeur des industries: les marteaux battent l'enclume, les laminoirs ronflent, la vapeur mugit dans les chaudières; et par places les carriers éventrent la

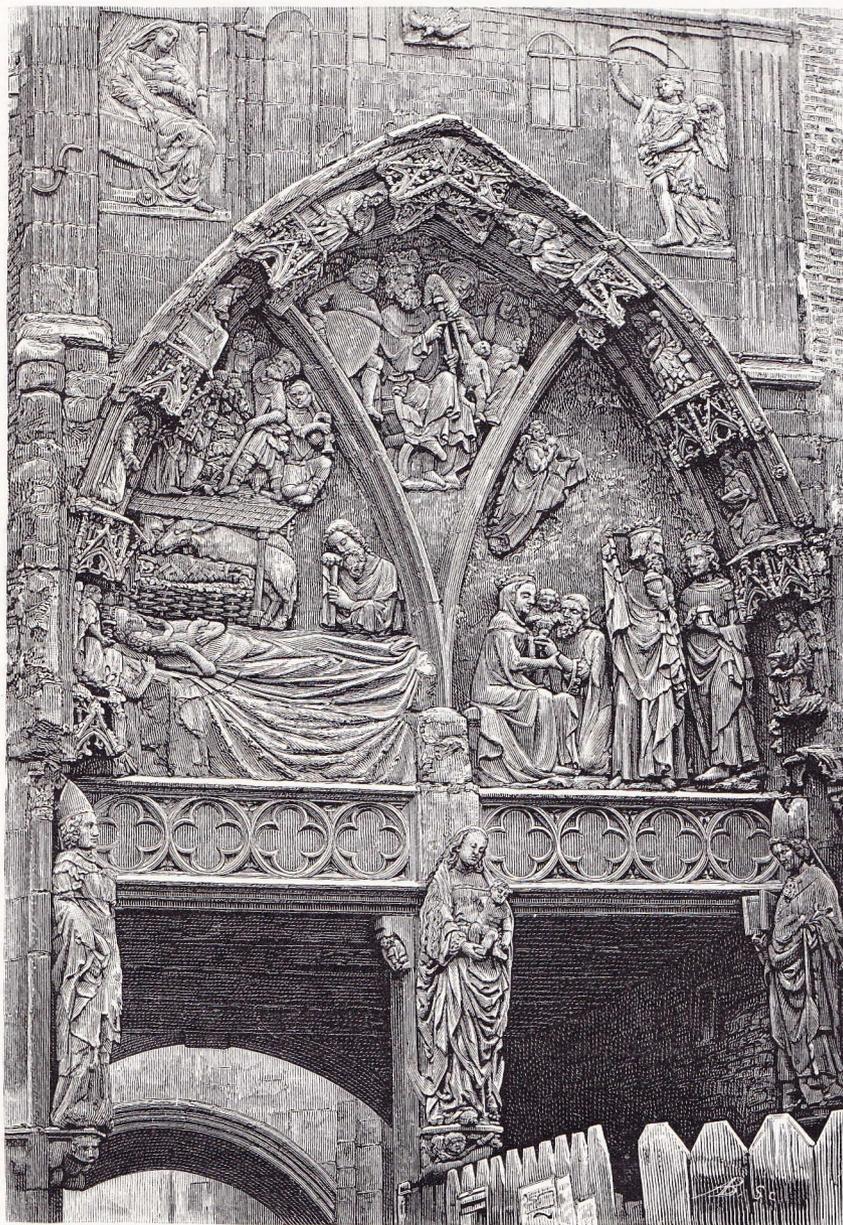
montagne. Toute cette activité suit le cours de la rivière et lui donne une animation particulière: de grandes roues massives fouettent l'eau de leurs palettes; ailleurs elle écume à gros bouillons sur la pente des barrages ou bien s'endort dans le chenal des abées; et parmi les verdure les frustes et vétustes installations font des trous pittoresques.

La sensation pénible des banlieues ouvrières n'est d'ailleurs pour rien dans l'impression de ce labeur tout différent, constamment poétisé par le charme du décor. En ce touffu giron des monts et des bois, le fond de tristesse que remue toujours l'idée du servage humain ne remonte pas; la nature généreuse pare d'une splendeur la geôle sombre où s'élabore le grand œuvre; on finit presque par trouver que l'antique usine, avec ses murailles verdies par l'eau, ses toits défoncés aux coups de l'ouragan, ses charpentes vermoulues et fleuries de violiers, « fait bien » dans les velours et les aubussons du pan de roche qui lui sert de cadre et de fond. Et c'est vrai, ce n'est pas une illusion: la vallée feuillue, ses pentes garnies de tail-lis et feutrées de mousses, les profils grimaçants que la pierre ébauche dans la vapeur d'eau montée de la rivière, le bout de forêt qui tout là-haut met sa barre noire sur le ciel, le buron de l'homme de la glèbe échoué à mi-côte, la forme et l'âme de ce fourmillant et exquis paysage s'accrochent à la bicoque délabrée et branlante, du rudimentaire outillage et de ce train-train d'industrie que les hommes ont apporté en cet endroit, mais qu'auraient pu y en apporter tout aussi bien les génies de la montagne. Véritablement, ce petit bruit humain ne dérange pas trop les mystérieuses élaborations de la nature; d'un peu loin, il accompagne comme d'une musique en sourdine le bouillonnement des chutes d'eau, le sifflement du vent dans les arbres, la chanson profonde des sèves sous l'écorce terrestre. Et quelquefois il semble que, par places, le roc s'escarpe et escalade l'espace pour permettre au rêveur de s'isoler et de s'écouter vivre là où ne monte plus même la plainte grinçante des machines.

Du reste, passé Barse, on rentre dans la grande paix; sous Limet et Bonne, ce gai et turbulent Hoyoux, deux syllabes tombées du bec d'un merle, ce joyeux fou de Hoyoux qui, l'instant d'avant, faisait tourner des roues, jouait avec les galets de son lit et se donnait à ses barrages des airs de minuscule Niagara, prend inopinément l'allure rassise d'un cours d'eau qui a dépassé l'âge des folies. Dans son flot uni se mirent des carcasses rupestres d'un gris de craie rouillée, entre une double découpure de rives herbues, bouquetées d'aunes et de peupliers. Peut-être un peu de mélancolie fait-elle le fond de ce brusque changement: les rivières, comme les hommes, ne peuvent se résigner à la perte de la liberté; et justement, à Modave, un puissant seigneur s'est trouvé qui a contraint celle-ci à ne couler que pour lui seul, derrière les clôtures d'un parc muet comme le bois de la Belle au bois dormant, confisquant ainsi à son profit l'éclat de rire et la muti-

nerie des ondes. Elle glisse à présent entre des boulingrins de ray-grass, sous l'ombre des saules chevelus; Ophélie pourrait y goûter les voluptés cruelles de l'agonie sans crainte d'être surprise par l'œil aux aguets du garde champêtre; le mystère et l'inviolabilité des allées couvertes, où nul ne met le pied, si ce n'est le maître, la défendent comme un rempart. Cepen-

dant son unique fonction ne consiste pas à désaltérer la troupe des biches et des daims dont la robe fuyante plaque de taches fauves l'épaisseur des taillis. Elle a surtout pour utilité de réfléchir dans ses miroirs le jet vertigineux d'une roche, élançée à deux cents pieds et qui forme le soubassement d'un manoir vraiment royal. L'énorme mur se dresse à pic, presque de haut



Le portail de la Vierge à Huy (voy. p. 227). — Gravure de A. Bertrand, d'après une photographie.

en bas recouvert d'une courtine de lierre, et les tourelles carrées du château semblent continuer dans le ciel l'ascension de ses contreforts (voy. p. 231).

Pour être perchée sur un si fier escarpement, l'habitation, toutefois, n'a rien de tragique; son altitude seule lui donne une ressemblance avec les nids d'aigle que es barons pillards bâtissaient sur les cimes. Modave n'est point armé en guerre : ses tours sont veuves de

barbacanes; le pont-levis féodal est remplacé par un porche d'entrée aux proportions massives. Ses terrasses, ses dépendances, sa cour d'honneur, l'ordonnance de ses salles, réalisent surtout l'idée d'une résidence luxueuse, créée pour servir d'asile à une cour de ris et de grâces. Quand l'architecte français Jean Goujon en dressa les plans, il rêva d'y combiner toutes les séductions de l'art avec les ressources que lui

offrait l'admirable décor du pays environnant, et un prince du sang n'eût pas été mieux servi par ses ingéniosités que ne le fut ce comte Marchin dont le caprice et l'or firent surgir du rocher la pompeuse demeure.

Aujourd'hui encore, par une rare fortune qui atteste le respect des derniers propriétaires, le château a gardé son aspect des grands jours. Dès l'entrée on est frappé par la magnificence du vestibule; toute la généalogie des de Marchin s'y étale en couleurs chatoyantes dans les travées du plafond; et les écus d'or, de sable et de gueules y alternent avec une chevauchée volante de grandes figures aux cimiers empanachés. Puis on pénètre dans un salon tendu de gobelins, toute une épopée de scènes maritimes et guerrières déroulée dans la laine et la soie, le long des murs, sous les marbres d'une suite de bas-reliefs incrustés dans la voûte et reproduisant les travaux d'Hercule. Une porte s'ouvre: on est dans la chambre à coucher des ducs de Montmorency. Le lit, avec ses colonnes sculptées or et blanc, s'érige encore dans un des angles, près d'une couple de fauteuils d'une étoffe à fleurs divinement éteinte; et un grand portrait, une tête souriante de prélat, celle d'un cardinal de Furstemberg, encadré dans le trumeau de la cheminée, semble considérer l'éternel vide de cette couche fastueuse qu'aucune chair princière n'occupe plus.

Brusquement une coulée de lumière vive s'épand sur les roses fanées du tapis: un domestique vient d'entre-bâiller le seuil d'un délicieux cabinet, aux parois duquel le peintre Morel prodigua les paysages et les fleurs. Le temps a patiné ces floraisons et ces verdure, tandis qu'il lustre d'une jeunesse toujours neuve la gorge peu farouche qui s'échancre sous le balcon de la fenêtre, à une profondeur telle que les plus grands arbres n'apparaissent plus que comme les feuillages persillés des bergeries à quinze sous, et que la rivière diminue à la taille d'un ruban d'argent. Une petite construction qui s'aperçoit au pied de l'énorme rocher garde une importance historique dans la beauté du site: c'est là que se conserve une machine inventée par l'ingénieur liégeois Rennekin-Sualet et qui servait à alimenter les pièces d'eau des terrasses. Toute la fortune du dernier de Marchin passa à l'onéreuse dépense de ces travaux hydrauliques; leur renom s'était étendu jusqu'à Versailles, où Louis XIV manda bientôt l'habile ingénieur et qui à son tour eut sa machine, la célèbre machine de Marly. Pendant que le grand roi comblait d'honneurs le savant homme, au coup de baguette de qui les eaux jaillissantes avaient formé partout des fontaines et des cascades, Ferdinand de Marchin, celui-là même qui fut maréchal de France et reçut une blessure à la bataille de Turin, cédait son ruineux Modave au prince-évêque de Liège, Henri-Maximilien de Bavière.

Alors commence une curieuse histoire: l'évêque à son tour abandonne le domaine au cardinal de Furstemberg, et celui-ci l'accroît en acquérant d'un sire

Winand de Ville trois fermes et le petit Modave. Il n'oublia qu'une chose, ce fut de payer ses acquisitions. Il y pensa même si peu qu'il fit don du château et de ses dépendances à un sien neveu, prince de la Marck. La créance étant passée aux mains du fils de Winand, l'ingénieur Arnold, celui-ci flaira un coup, fait saisir les trois fermes et le petit Modave, et, par-dessus le marché, s'attribue le grand, pour les intérêts. Le voilà tranchant du seigneur, avec cette maison opulente que les Marchin avaient mis seize ans à bâtir. Il n'y manquait, pour l'occuper glorieusement, qu'un nom illustre; le nom se trouva, celui d'un Montmorency qui épousa le manoir et ne répudia pas la fille. Un jour, la traque révolutionnaire chassa à Modave le comte d'Artois, frère du roi. Il y eut des chasses, des dîners, des réceptions fastueuses. On attendait le roi lui-même; et tout à coup le bruit de l'arrestation de Varennes tomba à travers le bruit des fêtes. Comme un coup de vent, la nouvelle dispersa cette petite cour qui, le roi présent, fût devenue la vraie cour. Toutes les ailes se tendirent, on s'envola vers Coblenz, et Modave fut vendu comme bien d'émigré. Mais un receveur des Montmorency, brave homme, l'ayant racheté, le restitua par la suite au fils aîné du duc Anne. Signe des temps, cette grande habitation illustrée par toute une lignée de princes, de cardinaux et d'évêques est tombée en roture: ce sont des bourgeois à présent qui meurent sous les lambris qui ont vu naître les ducs.

La Meuse industrielle. — Le Val Saint-Lambert. — Une féerie. — John Cockerill. — Batailles rouges. — Seraing. — La coulée de l'acier.

Au sortir de Huy commence cette grande Meuse industrielle qui ne finit plus qu'à Liège. Nous rentrons là dans la région des flammes et des fumées: la nuit, au passage du train, les énormes carcasses noires des usines ressemblent à des chapelles allumées, avec leurs hautes baies qui ont l'air de porches et le tilingement sombre de leurs vitres pareilles à des verrières. Une messe rouge s'y célèbre, en effet, au ronflement des machines pour grandes orgues; l'autel y a pour servants une nuée d'hommes farouches, dont la barbe et les cheveux s'étoilent d'étincelles; et dans les ténèbres les immenses cheminées vomissant l'incendie font l'effet de candélabres géants, brûlant à la gloire du dieu des millions. Corphalie, Flône, Engis, de proche en proche, flambent sur l'horizon; plus loin les verreries et les houillères du Val Saint-Benoît entre-bâillent leurs gueules pourpres; Seraing ensuite remue les tonnerres et les éclairs de ses laminoirs et de ses hauts fourneaux; et la traînée s'étend, une ceinture de feu étroit le fleuve, on a la vision d'une terre volcanique en éruption.

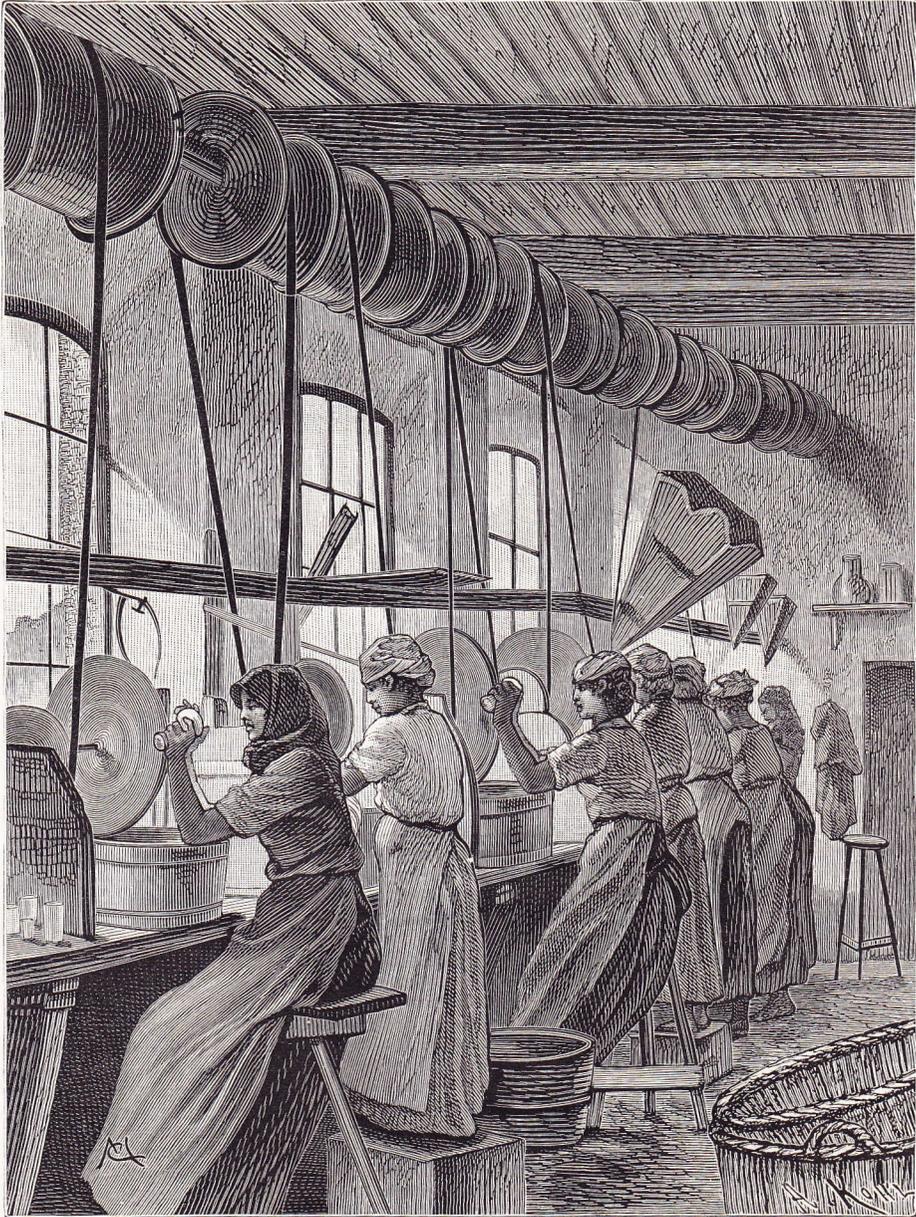
Comme dans la zone terrible de Marchiennes, Couillet, Marcinelle et Châtelet, ce cercle d'une géhenne non prévue par Dante, un labeur sans trêve épuise ici le sang et la sueur de l'humanité. D'innombrables populations fouissent les couches profondes de la terre



Château de Modave. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de G. Oury'

pour en extraire le charbon et les métaux, attisent les fours de puddlage qui les calcinent et les consomment, soufflent leur vie aux frères parois du verre, en tous lieux et pour cent industries prodiguent les activités d'un corps qui semble de fer et de feu comme les atmosphères où ils pantèlent, meuglent, peinent et crèvent. Le travail de Sisyphe et des Danaïdes qui,

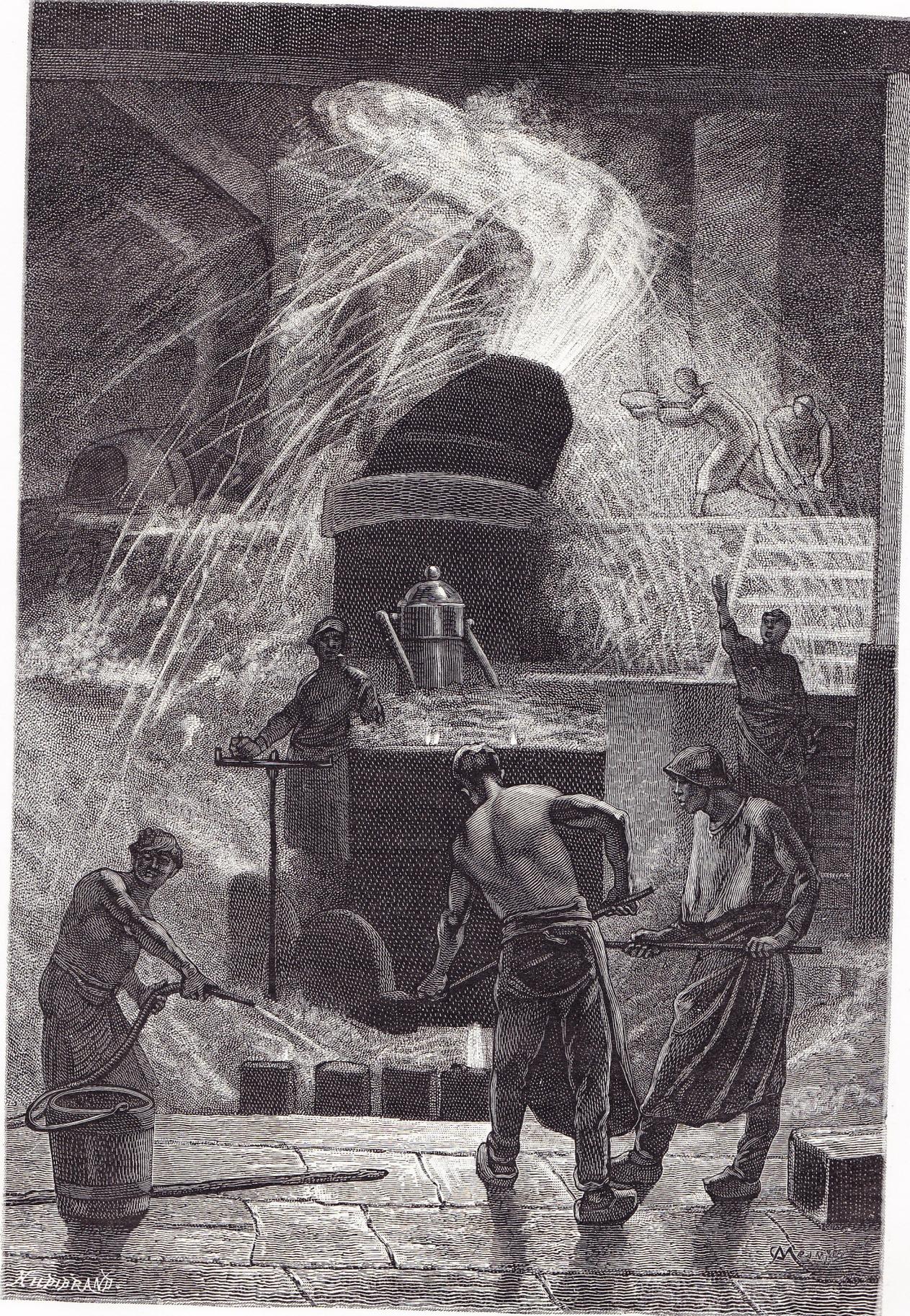
aux régions boraines et carolorégiennes, prostre les échines avant le temps et laisse planer sur les foules comme le soupçon d'une fatalité inéluctable, soumet à des jougs pareils les fils de l'âpre contrée mosaine, dans tout le territoire qui s'étend entre la cité hutoise et la ville des anciens princes-évêques. Sous le coup de fouet des nécessités sociales, ces pygmées, engendrés



Un atelier de femmes à la verrerie du Val Saint-Lambert (voy. p. 234-235). — Dessin de C. Meunier, d'après nature.

du giron de la femme, deviennent semblables à des titans foudroyés que les vengeances célestes contraindraient à soulever des montagnes. Dans leurs rouges cavernes une lutte éternelle contre les puissances de la nature bande leurs muscles, tord leurs reins et paraît toujours sur le point de les exterminer ; mais une force que rien ne peut réduire les fait sortir victorieux des épreuves et des dangers.

Autour d'eux, cependant, la terre revêt des aspects difformes ; les mêmes monts de scories et de schistes que nous avons vus bosseler les farouches pays du centre se dressent en face des rocs, témoins de leur peine et de leur effort, comme des degrés par lesquels ils tenteraient de s'égalier à l'œuvre de la Genèse. Partout le sol est labouré, déchiré, excorié, balaféré, avec l'aspect d'un champ de bataille ; des tourbillons noirs



La coulée de l'acier aux établissements Cockerill, à Seraing (voy. p. 238). — Dessin de C. Meunier, d'après nature.

obscurcissent le jour comme les fumées d'une canonade, et du fond des halls, dont les charpentes et les outillages découpent leurs enchevêtrements sinistres sur le ciel, monte le cri rauque des machines. Écartez-vous d'un pas : la lumière a lavé le paysage de ses souillures ; la bucolique, interrompue par les discordes polyphonies du travail, vous reprend à ses silences ; les bois, les prés, les eaux continuent sous les cieus apaisés leur grande collaboration mystérieuse. C'est là le charme très particulier de ce pays de puissante industrie et de nature vigoureuse. Celle-ci n'abdique pas devant la marche envahissante de l'homme ; les monts sont comme les bastions derrière lesquels son inviolabilité se cantonne. Au contraire, dans les mornes latitudes où gronde la forge boraine, une désolation met à la terre la cicatrice des irrémédiables déchéances, et la campagne par moments ne semble plus qu'un cadavre rigide, sous le suaire d'une pâle verdure.

Pour qui sait dégager la vision des choses, l'usine et ses troublantes alchimies possédera toujours d'irrésistibles attraits. Il faut pénétrer dans l'intimité de ces immenses organismes pour comprendre que le sentiment vaguement répulsif, naturel aux esprits délicats devant la rudesse et la sauvagerie des apparences extérieures, ne provient la plupart du temps que d'une idée préconçue. Le tout est de se violenter, d'étouffer en soi les appréhensions du premier mouvement : une fois dans l'antre, le monstre finit par nous conquérir à des séductions insoupçonnées. Sans grand effort les imaginations médiocres s'ouvrent alors à des perceptions singulières : l'esprit, éveillé par le chimérique et l'illusoire qui, dans les sphères de la mécanique, élargissent constamment les aspects et leur donnent des projections quasi illimitées, entrevoit dans les réalités les moins fabuleuses des configurations lointaines et captivantes, qui sont comme le songe éveillé de tout ce monde à la fois mathématique et spectral. Tout à l'heure, à Seraing, dans l'atelier où s'opère la coulée de l'acier, nous assisterons à une féerie dont le théâtre n'a jamais soupçonné les éblouissements : là s'exerce dans toute sa violence le despotisme de l'homme ; c'est l'empire de la force ; il y commande en maître au feu, docile instrument de ses élaborations. Mais, même dans les industries plus calmes, le spectacle n'est pas moins passionnant.

En face du pont de pierre qui coupe les eaux de la Meuse, un porche s'ouvre sur les vastes constructions d'une ancienne abbaye cisterienne, dont les jardins s'étagent à mi-côte. La maison, avec ses larges façades, ses dépendances et ses murs de clôture, a gardé l'ampleur et la magnificence du temps où les abbés ne circulaient par les routes qu'en carrosse à huit chevaux et réunissaient à leurs hallalis les plus déterminés chasseurs de la contrée. Mais, à la place des frocs errant sous le couvert des arbres, des bourgerons mouillés par la sueur se multiplient aujourd'hui en d'incessantes allées et venues, dans les cours transformées en chantiers et illuminées par la réverbération

des fours. Une cristallerie, l'une des plus célèbres de l'Europe, s'est, en effet, installée dans l'austère Val Saint-Lambert du treizième siècle.

Dès les premiers pas on se sent dans un monde différent et qui n'a plus rien des aspects terrifiants de la métallurgie. Les rouges cyclopes aux gestes forcenés, galopant en de furieuses ellipses et traînant après eux des chariots enflammés parmi le grondement de tonnerre des laminoirs et les effroyables stridences des cisailles et des scies mécaniques, cèdent le pas à des travailleurs calmes, manœuvrant en des attitudes rythmées et s'appliquant à des besognes pour lesquelles l'adresse est plus nécessaire que la force. C'est toujours le feu qui est le génie de la caverne ; au fond des creusets il darde en langues fourchues, s'échevèle en crinières serpentines, fulgure avec des crépitements d'éclair ; les voûtes autour des fours s'enflamment de lueurs d'incendie, par grandes traînées pourpres dont le reflet s'enroule aux piliers, ensanglante les dalles du sol et plaque la pâle chair bouffie des verriers soufflant dans leurs cannes. Seulement l'élément qui, aux ateliers sidérurgiques, prend un air de révolte dans sa bataille contre les ringards et les marteaux-pilons, semble ici se prêter avec docilité à l'effort des hommes. On dirait que des paroles magiques ont dompté ses rébellions, pareillement à une hydre malfaisante que la vertu des incantations aurait soumise et qui s'allongerait en répétitions inoffensives sous l'action d'un pouvoir mystérieux. Et vraiment cette délicate et aérienne industrie du verre tient par moments des sorcelleries. Les orbes décrits dans l'espace par le tube de fer, cette boule ignée qui s'enfle, rose, bleue, verte, comme un peu de l'âme et de la vie de l'homme qui l'insuffle, le miracle d'une pâte liquéfiée se durcissant en d'infinis caprices de formes, puis encore la lenteur régulière et cadencée des mouvements font venir à l'esprit le soupçon d'un enchantement pratiqué selon les règles de quelque secrète cabale. Dans le hall presque silencieux où ronfle la flamme et qui n'est troublé, en outre, que par des foulées de pieds chaussés d'espadrilles, des commandements brefs et le crépitement sec du verre brisé, les visages ont une gravité méditative. L'ouvrier, assis devant son établi, parmi le va-et-vient sourd de son équipe, reçoit des mains des servants la fragile matière qu'il façonne, garnit d'un pied, décore d'un manche. Aucun geste n'est perdu ; les mains se lèvent, s'abaissent, évoluent, avec la précision d'un rouage, mais aussi avec la sensibilité d'un outil de chair et de pensée ; la moindre brusquerie détruirait l'ouvrage ; et tout ce monde s'absorbe dans une activité attentive, sans hâte et sans répit.

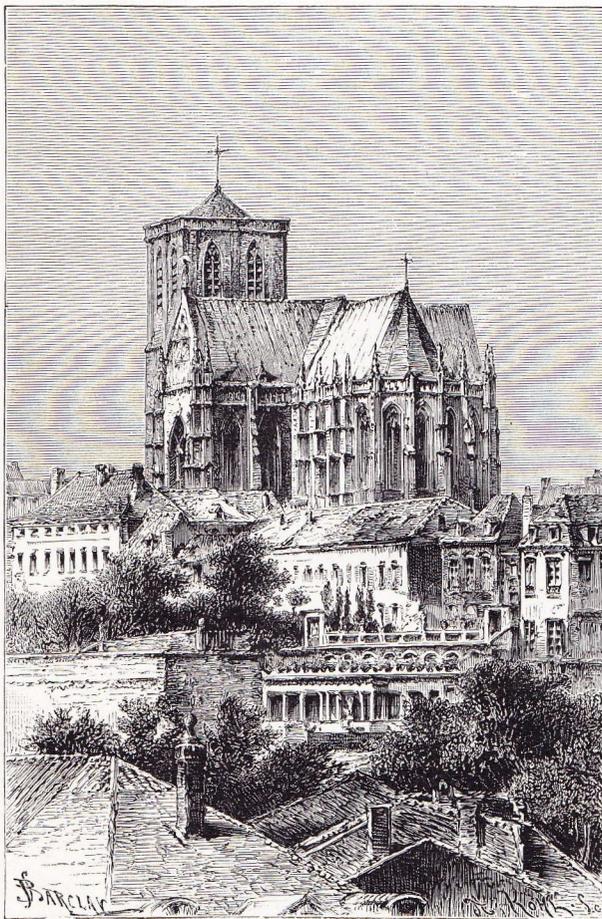
Cependant, au-dessus des têtes, des globes de feu se balancent, décrivant des paraboles ; la pénombre se constelle de lumerolles vagabondes ; les cannes qui ondulent ont l'air de lancer des encensoirs ; et de moment en moment les buires, les coupes, les verres, les carafons, toute la série des combinaisons de la gobletterie s'épanouit en lignes flexibles et contournées,

comme la fleur de cet incessant labeur. Ce n'est là toutefois encore que la fabrication initiale : d'atelier en atelier et d'étage en étage la main-d'œuvre se poursuit, se parachève et progressivement s'achemine à sa beauté définitive ; elle n'y arrive qu'après avoir passé par la filière d'un lent et complet dégrossissement. Et toujours l'impression d'un travail auquel un peu de sortilège est mêlé, se dégage des spires déliées que le geste trace dans l'air, comme s'il évoquait d'invisibles esprits. Ce verre, transparent et frêle, dont l'air a tissé la substance et qui s'évase en corolles de volubilis, s'élance en tiges d'orchidées ou s'enroule en vrilles de vignevierge, semble, au bout de toutes ces mains qui le modèlent, composé avec du songe et de l'illusion. Elles paraissent, ces mains, en leurs évolutions vagues et chimériques, prendre autour d'elles du brouillard et de la lumière pour en façonner la miroitante cloison où tout à l'heure s'incrusteront le guillochage ou que mordront la gravure à l'acide et la gravure au sable. Pourtant l'illusion n'est que dans notre esprit ; les fées aux doigts agiles entrevues par notre rêve se réduisent à la condition de petites ouvrières accomplissant un travail mathématique et ne songeant nullement à exécuter des arpèges sur les claviers aériens (voy. p. 232). Il n'est pas moins vrai qu'une grâce résulte de leurs jolies attitudes penchées sur le tour et de l'agilité avec laquelle

elles manient leurs cristaux. Le coupage à la flamme, le fletage, le rebrûlage au gaz, le guillochage forment autant de divisions distinctes où on les voit, alignées sur un rang, exécuter des travaux de précision, leur mince silhouette découpée dans la clarté des fenêtres, un scoffion de toile versicolore sur la tête pour se préserver les cheveux des poussières du verre et aussi pour ne pas être scalpées par la courroie qui active le tour. L'une d'elles, ayant négligé cette précaution, eut, il n'y a pas longtemps, la chevelure engagée dans l'effroyable rotation ; du sinciput à l'occiput tout le capillaire y passa, et la peau fut emportée du même coup.

Autrefois les tailleurs faisaient mouvoir eux-mêmes leur tour au pied. On imagina alors une roue hydraulique qui transmettait le mouvement à un manège ; mais l'eau manquait souvent l'été, et l'on était obligé de reprendre l'ancien procédé. Depuis, une machine à vapeur commande toute la file des tours, et rien n'est curieux comme de voir, dans le toupillement vertigineux de ces centaines de petites meules gironnant à la fois, la dextérité avec laquelle l'ouvrier multiplie les facettes de la taille, d'un frôlement plus ou moins prolongé du verre contre la pierre tourbillonnante. Dans l'atelier de la gravure à la roue, réservé aux produits

de grand luxe, l'habileté va jusqu'à se jouer des entrelacs les plus enchevêtrés. Tels de ces cristaux, gravés au prix d'une application et d'une adresse extraordinaires, sont de vraies petites merveilles d'art. Pour la fabrication ordinaire on a recours à la gravure par l'acide ou par le sable : la première se fait au moyen d'impressions d'encre réserve, mordues ensuite à l'acide fluorhydrique ; la seconde s'obtient par l'action du sable, entraîné en un courant d'air forcé. Mais à quoi bon insister sur des détails techniques que l'on peut trouver dans les manuels ? Ce qui nous attire surtout, en notre qualité de peintre touriste, épris de la forme et de la couleur des choses, ce sont les significations secrètes et inattendues, les particularités peu explorées que dégage la vision de ces



Liège : église Saint-Martin (voy. p. 239). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

grands milieux humains, chargés d'une électricité différente selon les modes du travail, ici violente et orageuse, là pacifique et subtile. Au Val, dans les sourdines étouffées d'une atmosphère qui, à mesure qu'on s'écarte des fours, finit par s'endormir en des silences de laboratoire, on a presque l'impression d'un magnétisme partout répandu, circulant dans les salles et communiquant aux vivants l'enrythmie mesurée et douce des mouvements faits en songe.

Le vaste établissement des bords de la Meuse n'est qu'une des ramifications de cette immense Société anonyme des cristalleries du Val Saint-Lambert qui compte encore à Herbath, à Jambes et à Namur

trois autres installations. Quelques chiffres établiront l'importance de sa production. On a calculé que les quatre usines réunies fabriquent environ cent vingt mille pièces par jour. Le sable de toute espèce consommé annuellement atteint la quantité de sept millions de kilogrammes, et la terre réfractaire un million cinq cent mille kilogrammes. Le poids des expéditions, bon an mal an, dépasse neuf millions de kilogrammes. Enfin l'exploitation occupe actuellement vingt-huit halles renfermant vingt fours, et en 1880 le chiffre des affaires se montait à cinq millions de francs.

Différentes institutions ouvrières fonctionnent avec succès au Val Saint-Lambert, siège social de la compagnie : ce sont d'abord les écoles, les logements, la caisse de secours. Il existe en outre une caisse d'épargne et une société d'économie, l'une et l'autre régies par les ouvriers eux-mêmes. Ceux-ci forment une population intéressante qui ne connaît pas le chômage du lundi, se distingue par son intelligence et son aménité et a gardé dans le milieu wallon les tournures et l'accent de l'idiome natal. Cette grande famille, en effet, suivit la fortune de ses anciens directeurs, à la suite du démembrement des verreries de Vonèche, près de Givet. Le congrès de Vienne ayant séparé Vonèche de la France, l'établissement avait été contraint de se chercher ailleurs un marché, que leur fermaient des droits prohibitifs. Le propriétaire alla porter son industrie en France; les deux collaborateurs gagnèrent la Belgique, où ils acquirent les bâtiments de l'abbaye.

Au sortir du village, de sa grande rue animée par les boutiques et des houillères qui hérissent leurs cheminées dans le plein de l'agglomération, on longe une file de vieilles maisons en pierres et en briques, à toits en saillie; un barrage strie le fleuve de sa chute d'eau; les rives s'animent. Des chalands amarrés au quai, un va-et-vient de bateliers, d'innombrables profils de pêcheurs à la ligne échelonnés, çà et là une enseigne maritime: « Au steamer de Seraing, A la ville de Batavia », etc., mettent en cet endroit comme un petit port en miniature. Au loin, le pont de Seraing découpe sur les collines bleuâtres son treillis métallique.

On touche ici à un centre de production formidable; les deux mondes sont les tributaires de la prodigieuse industrie fondée en cette partie de la Meuse par l'Anglais John Cockerill; et cependant rien tout d'abord ne fait pressentir l'énormité du monde noir dérobé derrière l'espèce de palais, à la large et décorative façade, qui s'aperçoit du quai. Il faut franchir la cour d'honneur, dépasser les bâtiments de service, laisser derrière soi les bureaux, puis s'engager dans l'effrayant labyrinthe des ateliers, des laminoirs, des hauts fourneaux et des aciéries. Alors la rue, la nature, la vie, tout s'oublie; un Tartare s'ouvre devant les pas, avec ses gouffres, ses chaudières, ses fournaies; une demi-journée suffit à peine pour parcourir au pas de course tous les cercles de cet enfer. On voudrait trouver un

autre mot pour ne pas se répéter, et c'est toujours à celui-là qu'on revient. Lui seul a la vertu évocative quand il s'agit d'un lieu de supplices et d'épouvantes. avec le feu partout, des embrasements sous les pieds et sur la tête, cent tonnerres qui roulent et fulgurent, aveuglant, assourdissant, faisant pâlir l'homme d'admiration et d'effroi. Quand, après tous ces vertiges, le tympan fracassé par les artilleries des pilons et des forges, les yeux brûlés, la gorge raclée par les fumées, couvert de poudres et d'étincelles, on sort de l'ancre, il semble qu'on échappe aux Typhons, à la Guerre, à la Mort.

Lequel de ces princes-évêques qui, pendant des siècles, goûtèrent là le repos, le charme des musiques et les langueurs du bien-être, eût soupçonné la métamorphose de la riante villa, avec ses jardins ombreux, ses charmilles, ses bosquets d'amour et de songe, en cette caverne des Mille et une Nuits, grouillante d'un peuple de gnomes et de kobolds qui, au soleil et dans les ténèbres, sans répit extraient l'or des métaux? Certes, ce fut un homme extraordinaire, un Napoléon de l'industrie et des affaires, ce John Cockerill qui, un jour de l'an 1817, s'en vint débarquer à Seraing avec un état-major d'ingénieurs, anglais comme lui. Il fallut dix ans à peine pour que l'Europe entière prît feu aux étincelles de la grande enclume que l'inventeur portait dans sa tête, symbole de toutes celles qui sans relâche retentissaient dans la fournaise créée par sa volonté. Chaque jour des installations nouvelles surgissaient de terre. En 1823, les grandes forges et la chaudronnerie se construisaient; les fours à puddler, à rechauffer et à souder, les laminoirs, les machines de la fabrique de fer étaient mis en service trois ans après; puis la houillère Henri-Guillaume, avec ses puits, ses galeries, ses aménagements dans des proportions encore inusitées, entra en exploitation; et en 1828 tout à coup s'allumait le premier haut fourneau à coke du continent. Autant d'entreprises, autant de victoires. Malheureusement, au plein de ces grandes activités, une crise sévit, lourde, paralysant l'élan universel. Malgré un actif considérable, la suspension des paiements parut inévitable. Marengo et Austerlitz s'effacèrent devant l'apparition de Sainte-Hélène. Et John Cockerill s'en alla mourir à Varsovie, tué peut-être par l'idée de son empire détruit. Une gloire l'éternisera dans l'histoire de la métallurgie: l'introduction sur le continent de la construction des machines à vapeur, de la production des fontes au coke et de la fabrication du fer par la méthode anglaise.

Après lui, son œuvre ne mourut pas: une société anonyme la soutint et l'étendit de ses capitaux. L'immense usine possède actuellement cinq hauts fourneaux, une fonderie de fer qui se subdivise en trois halles, quarante fours à puddler et souder, douze laminoirs, sept pilons, une aciérie Bessemer composée de deux convertisseurs, dix-huit fours, neuf laminoirs, huit pilons et soixante et un moteurs, un nombre considérable d'ateliers de construction, montage, boulon-



Liège : quai de la Batte (voy p 240) — Dessin de Taylor, d'après une photographie

nage, modelage, préparation des pièces mécaniques, etc., enfin un chantier de constructions navales, avec chaudronnerie, atelier des machines-outils, forges, menuiserie, cales, coulisses, darses et berceaux de lancement, toute une cité dans l'autre et qui fonctionne, celle-là, non sur la Meuse, mais sur l'Escaut, à Hoboken, près d'Anvers.

Une pareille nomenclature est déjà faite pour frapper ; mais elle ne vaut surtout que par les conjectures qu'elle ouvre à l'esprit, la vision d'un pullulement humain, l'idée d'une Babel ouvrière et d'une Tyr de travail. Imaginez les ponts par centaines partis de là et jetés sur les fleuves et les rivières ; les transatlantiques, les steamers, les locomotives, ces Léviathan et ces Bucentaures, à qui furent donnés ici les ailes et les poumons et qui, depuis, lancés à tous les vents de l'espace, avec la vapeur pour souffle, fatiguent la terre et l'eau de leur course furieuse. Et ils n'en sortent pas un à un, ces monstres ; ils en sortent par volées, par flottilles, par caravanes. En huit ans, cinq cent quatre-vingt-trois machines fixes, deux cent six locomotives, soixante-dix-neuf bateaux à vapeur, deux moniteurs de cent quatre-vingts chevaux chacun, avec tours, affûts de canons, pompes, accessoires et rechanges, une trentaine environ de barges, bateaux-phares, bateaux-pilotes et dragues sont livrés au gouvernement russe.

Alors, pendant le temps de ces fabrications l'atelier devient arsenal ; la Guerre attise les fours ; sa sœur la Mort fait bouillonner les creusets avec du feu et du sang ; et la géhenne est deux fois géhenne, par le travail et par le meurtre. Mais la Paix met aussi son grand souffle dans la fourmilière : la première locomotive et le premier rail sortent de Seraing en 1835, et, vingt-trois ans plus tard, les compresseurs, aéromoteurs, roues et presses hydrauliques, perforateurs, affûts, etc., du colossal matériel employé au percement du mont Cenis. Imaginez encore, d'après ces données, les branle-bas, les chassés-croisés de foule, les mugissements de ce monde de chair et de machines. Entendez l'effréné et discordant orchestre des forges, des laminiers, des chaudronneries hurlant, grinçant, martelant, remuant les foudres dans un coup de tempête qui toujours recommence. On est dans une fournaise ; un mascaret de feu écume et roule de part en part ; les fours partout ouvrent des gueules d'où giclent des pluies d'étincelles ; et constamment les marteaux-pilons font partir, à travers les autres fracas, leur canonnade sourde.

Mais le grandiose, c'est vraiment là-bas, du côté des aciéries. Quand s'opère l'élaboration des métaux pour la fabrication de l'acier Bessemer, le hall sombre se transfigure dans les splendeurs d'une apothéose (voy. p. 233). La féerie elle-même, avec ses trucs grossiers, ses machinations visibles, son appareil de théâtre, n'est rien en comparaison. Et bien plutôt, c'est un grand spectacle de la nature qu'on a sous les yeux, magnifique et terrible, comme si brusquement la terre ouvrait ses volcaniques abîmes et ses mamelles jailliss-

santes en gerbes de feux. La fonte premièrement est amenée liquide du cubilot dans une cornue chauffée à blanc. Elle arrive, coule comme un fleuve d'or et de pourpre jusqu'à l'orifice où elle s'engouffre ; et lentement la cornue se relève sur ses tourillons. Alors commence le prodige. Une trombe, un ouragan part de la soufflerie, bouche d'ombre, avec un mugissement horrible et s'abat sur la fonte liquéfiée. La mer n'a pas d'autans plus furieux ; celui-ci croule du poids d'un typhon jusqu'au métal qui bouillonne, écume en vagues de feu, projette à la voûte un torrent de scories en fusion. L'émiettement d'un soleil éclabousserait l'espace de pareilles fulgurations. En un instant, l'air est rempli de pyrotechnies aveuglantes ; des nuées d'étincelles éclatent, pétillent, tourbillonnent ; et peu à peu une flamme, jaunâtre d'abord, blanchit dans le creuset. Cependant l'effroyable coup de vent continue à rugir ; le bouillonnement s'accroît ; les machines incandescentes s'élancent en fusées plus compactes ; une pluie rouge bat les murs, vole au loin, embrase le hall entier. Tous les aspects en demeurent brouillés ; on est emporté soi-même dans les remous du brasier ; l'incendie, comme une houle, mange le sol et l'air, monte en spirales, croule et rampe et se tord. Puis, à mesure que le carbone de la masse en réduction diminue, la cornue bleuit ; la projection du laitier s' ralentit ; la formidable bouche cesse de souffler ; l'acier s'écoule dans une poche, d'où il passe dans les lingotières. Et l'on reste aveuglé, les orbites trouées par la vertigineuse ascension du feu, sentant tourner autour de soi une roue flamboyante. L'enchantement a duré un quart d'heure.

Entrée à Liège. — Les coteaux. — Les usines. — Les tonnelles.  
— Les ponts. — Les quais. — Le quai de la Batte. — La Goffe.  
— Le Perron. — Le Mont-de-Piété.

Toutes les heures, un bateau part de Seraing pour Liège : il n'y a pas de meilleur observatoire pour assister au déroulement du superbe paysage qui borde les rives. Le léger pyroscaphe fend les eaux vertes ; une fraîcheur monte du fleuve ; à chaque instant les montagnes avancent ou reculent sans qu'on change de place. Seraing, sur la droite, s'enfonce dans un tourbillon fumeux, avec ses terris, ses cheminées, les flammes bleues de ses hauts fourneaux ; à gauche, Jemeppe s'étage sur une butte, dans des poussières d'industrie ; et les usines, les houillères, les buttes de schistes et de scories se succèdent, bouchant les perspectives de leurs amoncellements difformes.

La grande forge de ce pays du fer et du charbon bat là son plein et ne nous quittera que passé Liège. Toujours une usine, un grand bâtiment noir dans de la flamme et de la fumée se dresse à l'horizon, reflète sa silhouette lourde dans la Meuse, troue la verdure de ses enchevêtrements de charpentes ou de son cube massif, percé de nombreuses ouvertures. Mais à l'entour les jardins fleurissent, les prés étalent leurs toi-

sons diaprées, des bouquets d'arbres tendent des rideaux. Et avec la montagne qui, derrière, fait de ses grès et de ses cultures une toile de fond mouvante et bariolée, on finit presque par trouver du charme à ce mélange de nature et d'industrie.

Coup sur coup, le petit vapeur rase les culées d'un pont, stoppe aux escales, longe des îlots poussés en pleine eau. Ougrée, Selessin, les guinguettes de Petit Bourgogne, les bois de Kinkempois défilent, mettant sur la rive comme un coin d'Auteuil, d'Asnières ou de Ville-d'Avray. Et des tonnelles monte le rire trillé d'une canotière, une odeur de friture sort des cuisines,

des flottilles de yoles, de périssoires et de gigs passent avec la tache éclatante des vareuses roses, bleues et blanches. La campagne s'égayé d'un air de banlieue; les usines s'espacent; on dépasse Angleur; et tout à coup les maisons de Liège se découpent sur un amphithéâtre de collines. Que le soleil du matin étende sur cette entrée de ville son poudroiment vermeil, ou que la fournaise vespérale l'enflambe de ses pourpres et de ses cuivres, le spectacle est de ceux qui ne s'oublent pas. Cependant, du bateau la vue n'embrasse qu'une partie du vaste et fourmillant tableau qui se découvre tout entier des hauteurs de Cointe; l'enfilade



Liège : le Perron (voy. p. 240). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

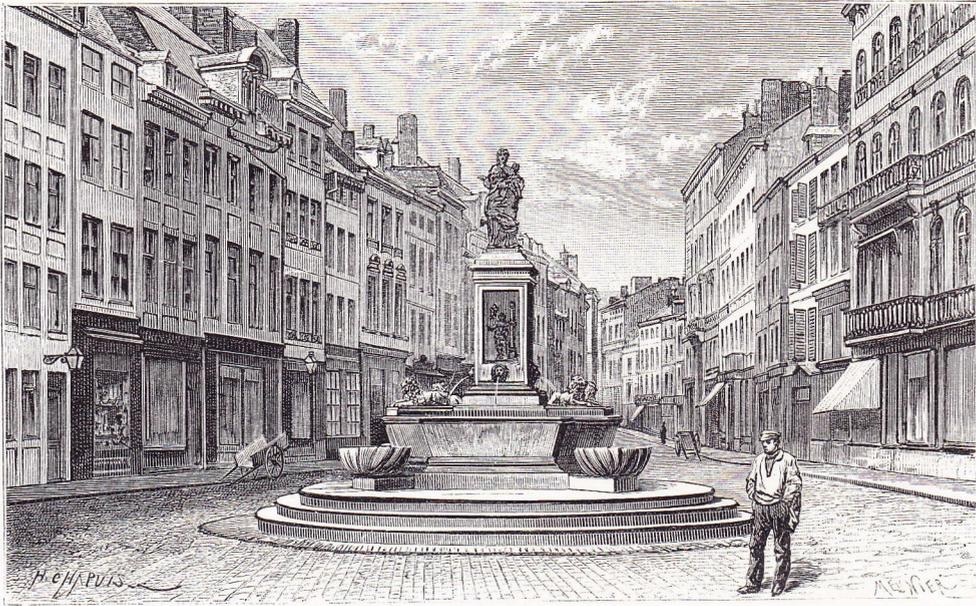
des ponts aux arches grises, le moutonnement des toits chevauchant les côtes, les chevets d'églises échoués comme des navires parmi l'entassement des vieux pignons demeurent perdus dans l'horizontalité de la perspective. Mais on rase des quais bâtis à grands frais; le nouveau quartier de l'île du Commerce déroule à gauche ses squares, ses fontaines, ses statues, ses hôtels d'un style précieux et tarabiscoté; de larges crevasses taillent une percée sur les coteaux d'Avroy; et les maisons de plus en plus se pressent; la rive droite se masse dans les fumées; on commence à sentir battre le pouls d'une grande ville. A l'arrière décroissent dans le lointain le Jardin d'acclimatation et

son kiosque, les deux arches du pont du Commerce, le parc public aux frondaisons touffues; mais de nouvelles échappées s'ouvrent à l'avant : là-haut, dominant de sa masse énorme les façades étagées à mi-côte, Saint-Martin plante sa lourde tour carrée (voy. p. 235); la flèche aiguë de Saint-Walburge perce un instant le ciel; Saint-Jacques laisse voir un bout de son architecture guillochée. On dépasse ensuite les bâtiments de l'évêché et du séminaire, à demi cachés dans les feuilles; et le pont de la Boverie évide sur la fuite de l'eau ses cinq arches comme des porches. Bientôt après apparaît le pont des Arches, avec ses piles puissantes décorées de statues allégoriques : le fleuve semble alors

s'élargir encore; un cri vous échappe; à droite et à gauche se déroulent deux lignes de quais admirables: ici le quai des Tanneurs (voy. p. 225); là ce fameux quai de la Batte, avec son fouillis de cafés-concerts, de gargotes et d'échoppes étranglés, bombant sur la rue, capuchonnés de toits en saillie; sa joyeuse maison de la Goffe badigeonnée en rose et, du côté de la petite ruelle qui longe ses petites vitrines en retrait, imbriquée d'ardoises jusqu'à la corniche; puis plus loin, à l'extrémité de la courbe que décrit la Meuse, un grand profil de maison du dix-septième siècle, en briques et en pierres, le Mont-de-Piété, anciennement résidence du munitionnaire Curtius qui, avant la destination actuelle, lui avait laissé son nom, grosse bâtisse flanquée d'une tour carrée à son pignon d'angle et histo-

riée à la face antérieure de bas-reliefs facétieux dont l'imagier a fait une illustration au ciseau des fables de la Fontaine (voy. p. 237).

On est là au plein cœur du vieux Liège; les jours de marché, tout ce quai de la Batte s'anime d'un grouilliss-grouillot de charrettes, de maratchers, de « vendeurs d'hommes », de portefaix, d'oiseleurs et de marchands d'orviétan piaillant, hognonnant, trafiquant, mêlant des quolibets aux boniments et se démenant à travers un tohu-bohu de tréteaux, d'étalages de légumes et de fruits, de tentes et de parapluies. Débarquez à la Fonderie de canons, refaites à rebours dans le sens de notre gravure la promenade de ce quai turbulent, puis jetez-vous dans une des tortueuses et minces ruelles qui coupent par tranches ce populeux et caractéristique



La fontaine de la Vierge. — Dessin de H. Chapuis, d'après une photographie.

quartier: vous ne tarderez pas à déboucher sur le grand Marché, quelque chose comme le Forum de la cité, une délicieuse place oblongue, dentelée par les pignons des hôtels des corporations et qui tire surtout sa célébrité d'une colonne annelée, en haut de laquelle s'entrelace un groupe des Grâces. La colonne elle-même repose sur un soubassement à degrés; celui-ci est supporté par quatre lions accroupis; et tout le petit édifice sert de couronnement à une fontaine. C'est le Perron, un nom qui retentit à chaque page de l'histoire liégeoise (voy. p. 239). Au même endroit se dressait au quinzième siècle la borne au pied de laquelle se promulguaient les lois: Charles le Téméraire, l'exterminateur de la cité, la fit abattre; mais elle reparut sous Marie de Bourgogne; et alors un grand vent l'emporta.

Finalement on lui donna la forme d'art qu'elle a encore aujourd'hui. Delcour, qui sculpta le joli groupe, ne pensait pas à symboliser une idée patriotique; et cependant celle-ci demeure incoerciblement attachée au Perron. Ce Delcour, d'ailleurs, était un artiste d'un caprice inépuisable et un peu fou: il eût rempli le monde des floraisons de son génie; mais Liège surtout eut sa part de cette fantaisie alerte qu'il prodiguait en d'exquises statuette, agitées et spirituelles. La Vierge de la fontaine de la rue Vinave-d'Ile, en son claquement de draperies et ses élégances rococo, donne bien la note de son facile esprit, si joliment maniéré.

Camille LEMONNIER.

(La suite à la prochaine livraison.)